

Nous entamons ce recueil, superbement illustré par une magnifique couverture de Mike Hoffman, avec un court roman de John Peel qui convient parfaitement à ladite illustration. Il s'agit en effet d'un hommage direct à deux de nos plus grands classiques : Voyage au Centre de la Terre de Jules Verne, dont on retrouvera ici les protagonistes, et At the Earth's Core (1914) d'Edgar Rice Burroughs, premier roman de la saga de Pellucidar...

John Peel : Retour au Centre de la Terre

1872

I. Une Promesse Rompue

En se mariant, tous les hommes font à leurs épouses des promesses qu'ils ont, sur le moment, bien l'intention de tenir. Pourtant, sans le vouloir expressément, ils sont parfois contraints de rompre une ou plusieurs de ces promesses. Pour certains, bien sûr, ne pas tenir parole est un détail qui ne les trouble guère. Pour d'autres, qui aiment sincèrement leurs femmes et sont soucieux d'honnêteté intellectuelle, c'est un fait très contrariant qui les hante durant la journée et les tourmente jusque dans leur sommeil. J'appartiens — par chance ou par malheur — à cette dernière catégorie. Il n'y avait que quelques années que j'avais épousé ma bien-aimée Gretchen lorsque je fus obligé de rompre l'unique serment qu'elle désirait vraiment me voir tenir.

C'est une promesse que, en général, la plupart des hommes ne sont pas amenés à faire, mais c'était la seule à avoir une réelle importance aux yeux de Gretchen. Je l'aimais tellement que je n'avais guère hésité et je lui avais juré de ne plus jamais la quitter pour repartir à l'aventure, en l'occurrence de ne plus jamais tenter d'expédition dans les profondeurs de la Terre. Gretchen m'avait arraché ce serment, car elle savait que j'avais jadis entrepris un tel voyage.

C'est mon oncle, le professeur Lidenbrock, qui avait eu l'idée de cette expédition dans les entrailles de notre planète, expédition dont le but était de parvenir à en découvrir le centre. Nous n'avions pas réellement atteint notre objectif, mais nous avons réussi à nous enfoncer à des profondeurs telles que personne n'aurait jamais imaginé qu'un être humain puisse y descendre, et nous n'avions pu revenir à la surface qu'à la faveur d'une éruption volcanique. Nous avons alors appris que la nouvelle de notre aventure avait fait le tour du monde, bien plus vite que nous pouvions le penser, et, à notre retour à Hambourg, nous étions déjà célèbres. Nous ne tardâmes pas à apprendre qu'à l'origine de cette notoriété, il y avait Martha, la fidèle servante de mon oncle, qui n'avait pu se retenir de bavarder et avait raconté à qui voulait les entendre les détails du voyage entrepris par son maître.

Notre expédition — et le récit que j'en avais ensuite rédigé et qui avait été publié — nous avait donc assuré une grande célébrité. Mon oncle restait assez indifférent à tout ce tapage et, dès notre retour à la civilisation, il s'était aussitôt remis au travail pour examiner et classer les spécimens que nous avions rapportés. Il avait pour habitude de ne pas s'intéresser au monde et à ses vaines préoccupations, et il se contentait d'ignorer tout ce qui pouvait l'importuner pour se consacrer uniquement à ses recherches.

En ce qui me concerne, cette gloire soudaine avait eu des effets immédiats et positifs. On m'avait proposé un poste d'assistant à l'Université, et l'amélioration de ma situation financière m'avait permis d'épouser ma bien-aimée Gretchen. Mais, comme je l'ai déjà mentionné, j'avais dû tout d'abord lui promettre de ne plus jamais participer à une quelconque expédition et je n'avais pas hésité un seul instant. Je suis par nature un homme assez paisible, discret, et mon mariage et mon métier d'enseignant comblaient tous mes vœux. Si l'on m'avait dit que je n'aurais plus désormais à me déplacer qu'à la surface de la planète, j'aurais été le plus heureux des hommes.

Mais il ne devait pas en être ainsi.

Cette vie tranquille dura quelques années. Gretchen et moi eûmes une petite fille qui vint ajouter à notre bonheur. Ma femme et Martha adoraient la fillette, et je dois dire que je n'étais pas en reste. Mais

aux yeux de mon oncle, un bébé dans une maison n'était qu'une source de distraction qu'il convenait d'ignorer le plus possible. Si l'enfant pleurait, riait ou gazouillait en sa présence, il émettait quelques grognements et se hâtait de regagner son laboratoire. Gretchen m'affirmait que, dans ces moments-là, elle voyait passer une étincelle dans les yeux du savant, mais, pour ma part, je n'avais jamais rien remarqué. Malgré ces petites perturbations, mon oncle, occupé à ses travaux et à ses recherches, paraissait plutôt heureux.

Un jour que j'étais avec lui dans son laboratoire et que je l'aidais à analyser un spécimen de roche volcanique, on frappa nerveusement à la porte. J'étais intrigué, mais mon oncle fit mine de n'avoir rien entendu : il avait donné des ordres stricts afin de n'être pas dérangé quand il était plongé dans ses travaux. Martha, un peu interloquée, lui avait même demandé à cette occasion :

– Et si la maison est en feu, qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Et alors ? avait-il rétorqué. Vous n'avez qu'à la laisser brûler !

Malgré les arguments de la vieille servante, il avait ordonné que cette consigne soit scrupuleusement suivie. Je fus donc très surpris d'entendre cogner à la porte. Mon oncle demeura quelque temps sans paraître prêter attention à cette interruption et, dans les faits, il se peut qu'il n'ait au départ rien entendu : quand il est absorbé par ses recherches, il parvient à s'isoler complètement du monde extérieur.

Mais lorsqu'on recommença à frapper contre le panneau de bois, il ne put plus faire semblant de rien. Sans aucune nervosité ni hésitation, il réagit avec énergie et vigueur :

– Allez au diable ! rugit-il. Laissez-moi tranquille !

Mais au lieu d'obéir prudemment à cette impérieuse injonction, la personne qui frappait à la porte l'ouvrit à la volée et fit irruption dans la pièce, suivie de Martha qui paraissait bien ennuyée. Je levai les yeux, me demandant qui pouvait être assez hardi pour contrevenir aux ordres donnés par le professeur Lidenbrock dans sa propre demeure, et je vis que l'intrus était un soldat... un capitaine, pour être plus précis. Il était en grand uniforme militaire, harnaché comme pour un défilé devant le Kaiser en personne. Sa tenue était impeccablement broyée ; tous les parements argentés, soigneusement astiqués, brillaient de mille feux, et ses bottes de cuir bien cirées scintillaient à la faible lueur des lampes à huile qui éclairaient la pièce.

Naturellement, tout cet appareil n'eut aucun effet sur mon oncle.

– Est-ce que vous êtes sourd ? vociféra-t-il. Je vous ai dit de partir. Je vous demande de vous exécuter, et immédiatement !

Le capitaine fit comme s'il n'avait rien entendu. Il claqua des talons et, d'un air cérémonieux, fixa le savant courroucé sans laisser paraître la moindre émotion.

– Professeur Lidenbrock ? demanda-t-il, bien que, à l'évidence, il connût déjà la réponse. Je suis le capitaine Manfred Gottfried von Mendeldorf und von Horst. Je vous prie de bien vouloir m'accompagner.

– Et moi, je vous prie d'aller au diable ! cria mon oncle. Et sans moi.

– Je crains de devoir insister, reprit le capitaine, que cet accueil ne semblait pas troubler le moins du monde. Vous êtes demandé par un important personnage.

Je pourrais jurer que, lorsqu'il prononça ces mots, sa voix prit un ton d'infini respect.

– Dans ce cas, que cet important personnage, comme vous dites, vous accompagne jusqu'en enfer ! répliqua mon oncle.

Il amorçait déjà un mouvement pour retourner à son travail, mais le capitaine traversa la pièce en quelques pas, lui barra la route et le saisit par le bras.

– Mais que faites-vous ? demanda mon oncle, sidéré.

Von Horst, qui semblait doté d'une force peu commune, entraîna le professeur en direction de la porte.

– Lâchez-moi immédiatement ! cria le professeur. Je me plaindrai à votre supérieur !

– Vous allez pouvoir le faire sans plus tarder, répondit le militaire. Il vous attend dans votre salle à manger.

– Dans ma salle à manger ?

Mon oncle s'arrêta net, visiblement très surpris.

– Mais qui donc a l'audace de me rendre visite sans que je l'aie invité ?

Le professeur, soudain curieux de découvrir qui se permettait ainsi de venir chez lui à l'improviste, se laissa traîner *manu militari* hors du laboratoire et je lui emboitai le pas.

– Je n'ai pas pu l'empêcher d'entrer, dit Martha, qui, tout en trotinant près de moi, se tordait les mains de désespoir. Ils ont insisté pour voir monsieur le professeur immédiatement. Je n'ai rien pu faire.

– Je suis bien certain que vous avez fait de votre mieux, répondis-je.

Je savais pertinemment qu'elle avait effectivement fait tout son possible. Mais que pouvait une vieille servante contre des brutes de cet acabit ?

Un autre militaire se tenait devant la porte de la salle à manger et, comme je devais l'apprendre plus tard, toute une compagnie avait pris position autour de notre charmante résidence de la Königsstrasse. Lorsque nous pénétrâmes dans la pièce, mon oncle toujours maintenu par le capitaine, Martha et moi le suivant libres de nos mouvements, nous découvrîmes les raisons de ce déploiement de force. Gretchen était assise, discutant calmement avec l'homme qui avait convoqué mon oncle d'une manière aussi impérieuse, visiblement indifférent au trouble qu'il pouvait apporter dans la maison.

Même si je ne l'avais jamais rencontré auparavant, je le reconnus aussitôt. Presque chaque jour, les journaux du pays publiaient des portraits qui le représentaient. Sa large moustache, sa chevelure clairsemée, sa massive silhouette sanglée dans un costume élégant, c'était le chancelier Otto von Bismarck en personne, qui se tenait ici, dans la salle à manger de notre modeste demeure !

Ses yeux se posèrent aussitôt sur mon oncle, et il se leva en lui tendant la main.

– Herr Professor Lidenbrock, dit-il. Je suis très heureux de vous rencontrer.

– Et moi, je serais très heureux de vous voir quitter immédiatement cette maison, siffla mon oncle. J'ai un travail urgent à finir.

Il foudroya du regard le capitaine, qui lui avait enfin lâché le bras.

– Et emmenez avec vous votre singe savant ! continua-t-il, au comble de l'énervement.

– Surveillez vos paroles ! lança le capitaine. Ne savez-vous pas à qui vous vous adressez ?

– Bien évidemment que je le sais, rétorqua le professeur. Me prenez-vous pour un imbécile ? C'est le ministre-président von Bismarck.

– Le *chancelier* von Bismarck, précisa son Excellence. Depuis l'année dernière exactement.

– Je n'ai pas le temps de me tenir au courant des caprices de la politique, répliqua mon oncle. Pour moi, ministre-président, chancelier, c'est du pareil au même. Quoi qu'il en soit, le *chancelier* aurait-il l'amabilité de me laisser poursuivre mes recherches ?

– Mon cher professeur, dit le chancelier sur un ton d'excuse. Je comprends parfaitement votre désir de reprendre des travaux aussi importants que ceux que vous menez...

– Eh bien, dans ce cas, laissez-moi tranquille ! répondit mon oncle.

– Je crains que ce soit impossible, ajouta Bismarck d'un ton aimable. Il s'agit d'une affaire qui a une importance capitale pour l'avenir politique de notre pays ; c'est pour cela que je suis venu vous déranger et vous devez m'écouter.

– La politique ? lança le vieux savant. Mais qu'ai-je à faire de la politique ? Je suis un homme de science, moi. J'ai un travail important à mener. Je ne suis pas un vulgaire politicien.

Il ne paraissait pas se rendre compte qu'il était en train d'insulter l'homme le plus puissant d'Allemagne. Mais une fois qu'il était lancé, mon oncle était comme une éruption volcanique... on devait supporter le bruit et la fureur et attendre l'accalmie, en espérant que personne ne serait blessé pendant l'explosion

Mais Bismarck était habitué à négocier avec des politiciens vindicatifs et des monarques capricieux ; un savant contrarié n'était pas à l'homme à le faire reculer.

– Professeur Lidenbrock, je ne serais pas venu vous importuner s'il ne s'agissait pas d'une affaire vitale pour les intérêts de votre pays.

– Mon pays ? Bah ! Je suis un homme de science et donc un citoyen du monde.

– Mais vous n'êtes pas citoyen de la seule *surface* de ce monde, n'est-ce pas ? demanda doucement Bismarck.

– Que voulez-vous dire ?

Il avait réussi à capter l'intérêt de mon oncle, et je vis que le volcan commençait à s'apaiser.

– Je veux dire que je suis parfaitement au courant de vos extraordinaires explorations, mon cher professeur, poursuivit le chancelier. Votre voyage au centre du monde vous a couvert de gloire et cette gloire a rejailli sur l'Allemagne tout entière.

– Mon voyage n'avait rien à voir avec la gloire, ni la mienne ni celle de ce pays, riposta mon oncle. Lequel pays, soit dit en passant, n'existait pas encore lorsque j'ai entrepris mon voyage.

– Mais à présent, il existe bel et bien, et vous en êtes membre.

Bismarck esquissa un sourire.

– Et, je le pense sincèrement, un membre très *important*. Aussi je vais vous confier une mission dans l'intérêt de ce pays... *votre* pays, maintenant.

– Une mission ?

Mon oncle eut un geste évasif de la main.

– Je ne suis pas un âne, qui part en voyage pour le seul caprice de son maître ! reprit-il.

– Il s'agirait de retourner dans le monde qui se trouve sous nos pieds, insista Bismarck. Un monde que vous et votre neveu êtes les seuls à avoir jamais exploré... jusqu'à présent.

– Là, vous faites erreur, rétorqua mon oncle. Nous n'étions pas seuls, nous étions accompagnés de notre inestimable guide, Hans Bjelke, un citoyen islandais, pas un *Allemand*. Et nous avons suivi la piste tracée par mon estimé collègue, Arne Saknussem, un autre Islandais.

– Mais ce sont *votre* volonté et votre détermination qui étaient à l'origine de l'expédition, insista le chancelier en appuyant sur chaque mot. Et c'était donc une expédition *allemande*... voilà l'essentiel.

– Peu importe ! affirma mon oncle. Si quelqu'un d'autre avait entrepris ce voyage, le résultat aurait été le même en ce qui concerne la science.

– En ce qui concerne la science, peut-être, reconnut Bismarck. Mais cela n'aurait pas été pareil pour *vous*, n'est-ce pas ? Lorsque vous avez compris que ce voyage était possible, vous avez été convaincu d'être *celui* qui pouvait le mener à bien et vous vous êtes lancé dans l'aventure. Être le premier à poser le pied sur une telle *terra incognita* avait pour vous une réelle importance et, je le soupçonne, cela en a toujours.

À nouveau, mon oncle eut un geste dédaigneux de la main.

– J'ai fait ce voyage, c'est un fait ; mais je ne vois aucune raison de renouveler l'expérience. Que d'autres suivent les traces de Lidenbrock, si cela leur chante !

– Mais nul autre que vous ne pourrait entreprendre de retourner au centre de la terre avec une réelle chance de succès, répondit Bismarck. Et cette fois-ci, vous disposeriez de moyens beaucoup plus importants,...tout ce que vous pourriez désirer. Dans cette entreprise, vous auriez de plus *mon* soutien personnel et, dans notre pays, ce n'est pas négligeable.

– Mais je vous ai déjà dit que je vois aucun intérêt à retourner là où je suis déjà allé, expliqua le savant du ton qu'il aurait pris pour s'adresser à un cancre. Je me consacre désormais à étudier ce que j'ai rapporté de ce voyage et je ne vois aucune raison de repartir pour une nouvelle expédition.

– Vraiment ? demanda Bismarck en haussant les épaules. Puis-je vous demander si vous avez déjà entendu parler du Gun Club ?

– Et pourquoi diable aurais-je dû en entendre parler ? s'écria mon oncle. Ce n'est pas une association de géologues ni de minéralogistes, sinon je les connaîtrais...!

Pour la première fois depuis que nous étions entrés dans la salle à manger, ma chère Gretchen s'anima et prit la parole.

– Mon oncle, vous ne pouvez être à ce point absorbé par votre travail que vous n'ayez jamais entendu parler du Gun Club ? Ce sont ces aventuriers américains qui ont tout récemment envoyé trois hommes pour un voyage autour de la lune.

– Ces charlatans ? s'écria mon oncle. Ces idiots ? Ces bons à rien ?

J'avais moi-même gardé le silence jusque là — je l'avoue, j'étais assez intimidé par la présence du grand chancelier — mais devant des qualificatifs aussi injustes, je ne pus m'empêcher d'intervenir.

– Mon oncle ! Comment peux-tu dire des choses aussi affreuses sur des hommes aussi courageux ?

– Parce que ce sont des imbéciles, rétorqua-t-il. Ils sont allés jusqu'à la Lune, et qu'en ont-ils rapporté ? Rien ! Pas une pierre, pas un échantillon, pas même un grain de poussière ! S'ils avaient

recupéré une simple poignée de cailloux, cela aurait pu nous permettre de résoudre quelques-unes des nombreuses questions que nous nous posons sur notre satellite. Mais qu'y avait-il dans leurs bagages ? Rien !

– Ils sont revenus, et ils sont revenus en vie, intervint Gretchen de son ton doux et aimable. Et ce n'est pas un petit exploit !

– C'est un exploit que réalisent chaque jour tous les gens qui vont prendre les eaux dans quelque station thermale, fut la seule formule que trouva mon oncle pour saluer le fabuleux exploit qu'avaient accompli ces hommes. Quel intérêt y a-t-il à se lancer dans des expéditions lointaines, si ce n'est pour en rapporter des éléments qui servent à enrichir nos connaissances ?

– Mais ils ne se sont même pas posés sur la lune, mon oncle, lui rappelai-je. Comment auraient-ils pu collecter des échantillons ?

– Précisément, fit-il. Ce ne sont que des lourdauds sans cervelle qui ont mal préparé leur affaire. Et je ne vois pas en quoi elle pourrait m'intéresser !

Le chancelier, qui s'était tu pendant cet échange un peu vif, intervint.

– Parce qu'ils viennent d'annoncer leur intention de se lancer dans une nouvelle entreprise, dit-il. Comme presque tout le monde, ils ont entendu parler de vos exploits et ils ont déclaré vouloir se lancer sur vos traces.

Un nuage voila le visage du savant irrité.

– Ils ne possèdent même pas la clef, dit mon oncle, que le sujet paraissait ne plus laisser indifférent.

– Mais ils possèdent des canons et d'autres armes, répondit Bismarck. Ils pensent être en mesure de faire ce voyage en utilisant des moyens beaucoup plus efficaces.

– Des explosifs ?

Le professeur semblait consterné.

– Les sauvages ! Les secrets de notre planète ne peuvent pas et ne doivent pas être arrachés avec de la poudre à canon ! Ils demandent une main douce, une main délicate, une main experte...

– *Votre* main ? suggéra habilement le chancelier.

– La mienne ou une autre qui agisse comme elle, reconnut mon oncle.

Il ne semblait plus aussi certain de ne pas être concerné par cette affaire.

– Mais je ne comprends pas... que comptent-ils donc apprendre en utilisant des méthodes aussi violentes ? reprit-il.

– Ils ne comptent rien *apprendre*, objecta Bismarck. Ils comptent conquérir un territoire. Leur but est de planter le drapeau américain au cœur de notre monde et d'annexer à leur pays toutes les terres qu'ils découvriront. Ils vendent déjà des titres, et de nombreux investisseurs, immensément fortunés, s'apprêtent à gagner des millions dans cette entreprise.

– Ils veulent *exploiter* les zones qui se trouvent sous la surface de la terre ? s'exclama le professeur.

L'homme de science ne pouvait comprendre l'homme d'affaires.

– Mais c'est impossible ! cria-t-il. Il ne faut pas leur permettre de faire une chose pareille !

– C'est précisément pourquoi je suis là ! triompha Bismarck.

Le politicien, qui sentait bien que le poisson était ferré, commençait à le manœuvrer pour s'assurer d'une grosse prise.

– Ce qu'il faut, reprit-il, c'est que *vous* dirigiez une nouvelle expédition vers ces contrées souterraines avant qu'ils aient pu mener à bien leur néfaste entreprise. C'est le drapeau *allemand* qui doit être planté dans les entrailles de notre monde. Nous ne pouvons pas permettre aux Américains — des affairistes, de surcroît — de nous devancer dans cette œuvre importante. S'ils atteignent ce monde et sont les premiers à en revendiquer la propriété, ils vont le piller et le saccager. C'est dans la nature du négociant yankee d'exploiter plutôt que d'explorer. Nous autres Allemands, nous avons une réputation de scientifiques et de philosophes... c'est *nous* qui devons diriger l'exploration du monde souterrain. Et c'est *vous* qui devez prendre le commandement de cette expédition.

Mon oncle commençait à hésiter et les certitudes qu'il avait émises concernant ses priorités paraissaient quelque peu ébranlées.

– Mais j’ai tant de travail à faire ici, protesta-t-il d’une voix brusquement affaiblie. Je ne peux quand même pas tout laisser tomber pour repartir à la recherche du centre de la Terre.

– Vous le devez, insista Bismarck. C’est cela ou laisser le champ libre aux Yankees mercantiles. Si vous n’intervenez pas, ils gagneront la partie, ils utiliseront leur fulmicoton et leurs armes pour percer l’écorce terrestre et réduire à néant des informations capitales et toutes les possibilités de découvertes scientifiques, et ce seront eux qui auront la victoire

– Il y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur le chancelier, reconnut mon oncle. Très bien. Si c’est mon destin de combattre les forces de l’ignorance et de la cupidité, j’accepte. Je *retournerai* au centre de la terre.

Soudain, il se tourna vers moi et posa solennellement une main sur mon épaule :

– Et toi, mon cher Axel, tu dois m’accompagner.

Je n’avais pas imaginé qu’il accepterait si promptement la proposition du chancelier, si bien que je fus pris au dépourvu par son brutal revirement. Mais je fus atterré par ses derniers mots.

– Moi ? Mon oncle ! protestai-je. Mais je ne peux pas partir avec toi !

Les souvenirs de notre premier voyage se bousculaient dans ma pensée....tous les dangers que nous avons affrontés et les terreurs que nous avons éprouvées. Certes, nous les avons surmontés... mais, le plus souvent, nous avons eu beaucoup de chance, et, plus encore, nous nous en étions sortis grâce à notre merveilleux guide, le taciturne Hans. Qui pouvait dire si la chance serait de nouveau au rendez-vous et si Hans serait libre de nous accompagner ?

– Tu ne peux pas ?

Le professeur agitait sa tête en signe de protestation.

– Ne sois pas ridicule... si je dois me lancer dans cette nouvelle aventure, tu dois être avec moi !

Je l’avoue, je ne suis pas un homme très courageux. J’aimais la vie calme et paisible que je menais, j’aimais enseigner mes jeunes étudiants, retrouver le soir mon foyer autour des repas copieux et délicieux que Martha nous préparait. L’idée de devoir supporter de nouveau les souffrances de la soif, de me sentir perdu dans l’obscurité des entrailles de la terre, d’affronter de terribles épreuves, de me battre contre des monstres tels que nous en avons rencontré au cours de notre expédition, de n’avoir pour toute subsistance que de la nourriture concentrée avalée froide, tout cela au milieu de conditions hostiles....Non, ce n’était pas un vie pour quelqu’un comme moi ! Et d’autre part, accompagner mon oncle signifiait abandonner ma bien-aimée Gretchen et notre petite fille, et l’idée de ne plus pouvoir contempler leurs doux visages pendant de nombreux mois m’était insupportable.

– Mon oncle, tu te souviens peut-être que, en épousant Gretchen, je lui ai fait la promesse solennelle de ne plus jamais m’aventurer sous la surface de notre monde, lui déclarai-je fermement. Tu ne voudrais pas que je sois parjure au serment fait à mon épouse, n’est-ce pas ?

Je vis une indécision traverser le regard de mon oncle. Le savant était tout disposé à traiter un tel engagement comme quantité négligeable, mais l’oncle et ancien tuteur de Gretchen attachait évidemment du prix à ce que je tiens parole. Ces deux facettes de sa personnalité s’affrontaient en lui, et j’espérais que l’issue serait celle que je désirais.

Mais, comme précédemment, ma chère et déloyale Gretchen eut une réaction inattendue. Elle se leva et prit ma main entre ses doigts délicats.

– Mon très cher Axel, dit-elle, avec calme et douceur. Je suis ravie que tu sois aussi attaché à l’idée de tenir ta promesse. Au cours de ces dernières années, ça a été pour moi un très grand réconfort de t’avoir près de moi, à l’abri du danger et proche de ceux qui t’aiment.

Je me sentis tout ému par ses paroles, et cela ne fit qu’accroître ma résolution de ne pas la quitter pour une aventure aussi hasardeuse. Mais elle referma elle-même le piège !

– Toutefois, reprit-elle, c’est une affaire qui concerne l’avenir la science et celui de notre nouveau pays, l’Allemagne. Comment pourrais-je me montrer égoïste au point de t’obliger à faire passer la parole que tu m’as donnée avant tes devoirs et tes responsabilités ?

Je me sentis heurté par ces propos et je m’apprêtais à protester, mais elle posa un doigt sur mes lèvres pour me réduire au silence :

– Je te relève volontiers de ton serment, ajouta-t-elle avec solennité, et tu es à présent parfaitement libre de faire ton devoir pour la science et pour l'Allemagne. En avant, Axel !... en avant jusqu'au centre de la Terre !

LA SUITE DANS LE RECUEIL